

Yannick Renaud, Natalie Thibault, Jean-Philippe Dupuis

Sébastien Dulude

Numéro 159, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81982ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dulude, S. (2015). Compte rendu de [Yannick Renaud, Natalie Thibault, Jean-Philippe Dupuis]. *Lettres québécoises*, (159), 48–49.

☆☆☆ ½

YANNICK RENAUD

Éclairer le ciel, exposer l'ombre

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2012, 118 p., 15,95 \$.



YANNICK RENAUD

Mises au point

Dans *Éclairer le ciel, exposer l'ombre*, les six sections de poèmes en prose de Yannick Renaud dialoguent avec autant de photographies, montrant toutes des femmes fort différentes, sauf la dernière : un ciel. Il est heureux que les éditeurs puissent bénéficier de l'impression numérique qui permet une reproduction en couleurs d'excellente résolution, à des coûts apparemment accessibles.

La lumière, la saisie d'un instant, le passage du temps, le mystère de la pose : l'univers poétique de la photographie est riche et ce livre tente de l'embrasser au plus vaste. Au fil de l'ouvrage, la réflexion est menée par observations et affirmations, parfois péremptives, mais toujours ouvertes. Si l'auteur partage avec ses contemporains et prédécesseurs des Herbes rouges un hermétisme évident, j'ai aimé que le recueil n'emprunte pas le ton surpuissant qui me semble observable chez bon nombre de ses collègues. On est bien entendu en présence de textes plus près du logos que du pathos — je simplifie —, mais la sensibilité du regard porté est palpable.

Au cœur de cette perception qu'on pourrait dire agnostique de l'intangible — puisqu'on en reconnaît l'incompréhensibilité, sorte d'admission résignée —, il importe pour l'humain de tenter de dépasser les objets, les images, s'il veut aspirer à s'inscrire dans quelque signification. Et si les images sont des rideaux derrière lesquels, « [a]u-delà de toute représentation, le tangible aboli » (p. 33), une certaine éternité est envisageable, il semble toutefois illusoire pour l'auteur que l'humain ne parvienne jamais à s'extraire tout à fait du monde des sens concrets.

Les images mentent

En fait, Renaud nous dit peut-être qu'une éthique du témoignage — de l'autre et par l'autre — est nécessaire, et qu'il importe avant tout de laisser entendre l'espoir pour conjurer l'ineffable et l'anxiété de notre éventuelle disparition : « Fixer la matière demeure l'espoir des fous, reproduire le bonheur, répondre à l'ennui. Que tu avances quoi que ce soit importe peu. » (p. 46)

Dire, lire, écrire, témoigner même de ce qui n'est pas visible : « Le devoir de mémoire nous astreint à dire jusqu'à ce que nous ignorions. » (p. 75) Mais se préparer à disparaître de toute façon. De toute façon.

Il m'est apparu qu'une expérience concrète de la perte a peut-être motivé ces textes à continuer de s'enquérir du passé, ou plutôt d'un présent enfermé dans le noir. On y apercevra ici et là l'ombre d'une femme, « [r]évélee comme une évidence » (p. 50), mais dont le nom s'est perdu. Ce que la photographie donne à voir n'est donc pas ultimement qu'une présence évanouie, mais également la présence d'une absence, comme en négatif, puisque les clichés ne disent pas tout. Même que la question se pose : « Qui se souviendra de toi dans ces images où tu n'es pas ? » (p. 103) Il y a certainement plus à l'ombre que quelque chose en moins.

☆☆☆ ½

NATALIE THIBAUT

Comme un papillon avec une aiguille dans le cœur

Montréal, L'Oie de Cravan, 2014, 56 p., 15 \$

Le vertige au sol

Formidable millésime d'automne 2014 pour l'« éditeur lent » Benoît Chaput, capitaine de L'Oie de Cravan. Tant son propre recueil *Les jours sans tain* que *L'année des trois printemps* d'Isabelle Lamarre auront retenu l'attention des critiques, libraires et lecteurs. Mais ce sont les singuliers états d'âme de Natalie Thibault qui m'ont fait la plus belle impression.

I faut parler en termes simples de ce recueil simple, afin de n'en pas gâcher le fragile équilibre. Que cette critique contienne plus de mots que le livre serait inconvenant, écrasant. À moins d'user de mots légers.

Voilà un recueil qui fascine comme un château fait de cartes merveilleusement dépareillées. Les poèmes n'en tiennent à presque rien. On peut voir au travers, mais ce serait les manquer.

Il y a deux séries de poèmes entremêlés dans ce recueil : des textes et des collages. Également troublants, inépuisables. C'est souvent entre eux que la poésie se trouve, entre les poèmes et les collages. Dans la distance entre les morceaux.

Entre le sujet et le monde, il y a beaucoup d'espace : un tout petit je dans un ciel trop grand.

*Je me sens petite
presque une miette
de pain
quand je regarde
trop haut
dans le ciel*

(p. 25, et il faut voir le collage sur la même page, cet enfant assis sur des jambes coupées)

Le monde, c'est loin. Et grande est la solitude de la discrète poète : « Plus loin / c'est trop loin / je ne peux pas // quand la montagne est bleue / je regarde ailleurs » (p. 47). Elle ne semble à l'aise que dans des non-lieux, comme « entre deux / stations de métro / avant que les portes / s'ouvrent » (p. 30) ou encore « [e]n petite boule / dans mes grosses bottes » (p. 38).

La volonté de franchir la distance se fait pourtant entendre. Mais on est parfois empêché, paralysé par des peurs et des tristesses indicibles, *comme un papillon avec une aiguille dans le cœur* :

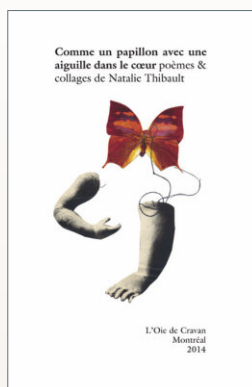
*Je ne sais pas comment
je ne sais pas comment
mettre la main
sur cette champlure*

arrêter toutes ses larmes

*on va m'enterrer
dans un kleenex (p. 22)*

Reste le silence, « une capitale / où / je construis / des cathédrales » (p. 52), reste les oiseaux ou les chats pour nous tirer du lit, reste le jardin secret d'où contempler le ciel :

*Non
il n'y a pas d'ascenseur*



NATALIE THIBAUT

*pour aller
rejoindre l'avion
juste une chaise
au milieu
du jardin (p. 16)*

C'est déjà bien assez haut pour donner le vertige.

☆☆☆

JEAN-PHILIPPE DUPUIS

Langue maternelle

Montréal, Le lézard amoureux, 2014, 65 p., 16,95 \$.

Mémoire mitigée

Changement de direction littéraire en 2014 au Lézard amoureux, où Antoine Boisclair officie désormais. Ce vingt-huitième titre proposé – en moins de 10 ans – est signé Jean-Philippe Dupuis, qui avait déjà fait paraître *Attachement* et *Table de nuit* (quel titre magnifique !) chez Triptyque en 1999 et 2004.

Je résiste à l'envie de le reproduire intégralement, mais le poème qui ouvre *Langue maternelle*, intitulé « Longue vie », me semble l'un des plus beaux que j'ai lus depuis des lustres. Voyez :

*Retrouvé dans la boîte à gants
Le premier vers d'un poème à venir
Sur l'emballage d'une ampoule longue vie
Il y avait entre nous une chaleur vulnérable
Je me souviens j'écoutais la radio, quelqu'un parlait
M'a fait penser à elle et tout de suite cette phrase
Personne ne croyait que nous dormions ensemble
Sans que rien ne se produise
C'était autre chose qui roulait entre nous
Au centre de notre chaleur sur le point de s'ouvrir
[...] (p. 5)*

Les poèmes qui inaugurent le recueil font agir une mémoire qui se délocalise, se transforme, passe par les rêves des autres, ou à travers des voix en souvenirs. Signalées par des italiques qui parsèment les textes, des voix ramenées du passé sont à peine audibles et pourtant d'une vivacité qui m'ont touché jusqu'aux larmes. Il y a d'abord une cousine qui aurait dit, avant de mourir, « Tous ces arbres que je ne verrai plus » (p. 6), puis

c'est la mère, je crois, qui « circule entre les rêves que nous écrivons », laissant entendre « cette voix en sourdine, *je suis tellement tannée* » (p. 7).

« Des années traversent nos cils... »

Quiconque, aujourd'hui adulte, a déjà entendu ce secret prononcé pour lui-même, *je suis tellement tannée*, ne manquera pas d'être bouleversé par les « Images manquantes » de Dupuis. Ces poèmes, aussi humbles que sincères, s'ouvrent devant nos mémoires et se posent comme une main chaude sur une épaule. Ces voix nous invitent à une très émouvante expérience du temps passé et jamais tout à fait disparu.

«... et tout se mêle »

J'insiste beaucoup sur ces premiers textes, puisque la suite m'a passablement déçu. Poursuivant avec des souvenirs — l'école, l'adolescence, des amitiés —, les textes se font vieillots et le rythme achoppe. À partir de cette « Aubade » qui évoque les premiers moments d'écriture à l'école où enseignait un « jésuite rondelet », les poèmes perdent leur délicate acuité et ont ce ton... jésuite, peut-être, où l'on sent l'auteur préoccupé d'esthétiser la mémoire, d'enfler inutilement sa pensée :

*Prénom d'ailleurs, d'un roman anonyme
Un étudiant de passage aux yeux illisibles
[...]
C'était le soir au moment de monter
Parmi les corps humides, les fenêtres embuées
Je n'ai jamais revu ce profil roux (p. 27)*

La cible n'est pas manquée chaque fois. Ce sont encore les évocations les moins forcées qui nous atteignent le mieux : « Mais déjà au sol sont nos vêtements / Croûtés de sel, croûtés de sang / Quelqu'un déjà retourne les poches / Un canif, un stylo, la clef d'une maison » (p. 37). J'aurais toutefois pris beaucoup plus de ces poèmes à la langue maternelle perdue, à propos de celle qui lui « coupait les ongles en commentant par le pouce » (p. 48), mais dont il faut peut-être supposer qu'elle est un « irréparable espoir immobile et profond » (p. 44), trop éloigné désormais pour qu'elle occupe tout un livre.